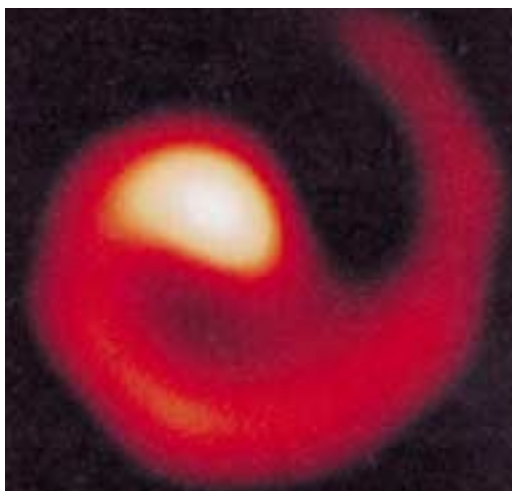


a été confirmée par la détection de raies d'hydrogène spécifiques aux étoiles de type OB.

Les étoiles de Wolf-Rayet ont une particularité : elles sont très lumineuses. Le même rapport de luminosité existe entre une étoile de Wolf-Rayet et le Soleil qu'entre le Soleil et la Lune. En raison de cette forte luminosité, l'atmosphère des étoiles de Wolf-Rayet est éjectée par la pression de radiation : ces étoiles émettent un vent stellaire violent.

Aussi les astronomes ont-ils été stupéfaits d'observer, sur WR 104, en plus du vent stellaire attendu, une importante quantité de poussières. Habituellement, les étoiles de Wolf-Rayet sont dépourvues de poussières, car ces dernières sont vaporisées par l'intense rayonnement ultraviolet de l'étoile. Pour expliquer ce paradoxe, les astronomes ont imaginé que le compagnon de WR 104 est à proximité et qu'il émet également un fort vent stellaire.



Cette spirale de poussières est en mouvement autour du système binaire WR 104.

Quel est le scénario de formation du panache ? Les vents de particules de WR 104 et de son compagnon sont émis dans toutes les directions. À l'endroit où ces vents se rencontrent, une onde de

compression se forme, refroidissant le vent stellaire. C'est dans ce cocon relativement froid, à l'abri du rayonnement destructeur des étoiles, que les poussières se rassemblent. Entraînées dans le mouvement de rotation du système binaire, les poussières dessinent alors une spirale tournante, comme un jet d'eau en rotation.

Pour expliquer leurs données, les astronomes ont supposé que la vitesse d'éjection des poussières dans la spirale est constante, mais les observations à l'aide d'interféromètres plus sensibles devront étayer cette hypothèse.

La découverte de cette structure spirale à l'aide d'une nouvelle technique d'interférométrie préfigure les résultats que l'on obtiendra lorsque des grands télescopes seront reliés pour en faire des interféromètres géants. Les quatre miroirs du VLT, le grand télescope européen en cours de montage au Chili, aura sa carte à jouer dans ce domaine.

Le canard...

... qui ne dormait que d'un œil.

Les oiseaux, dont on dit que leur cerveau est fort limité, savent pourtant dormir tout en restant éveillés. Si l'on savait déjà que les oiseaux ne dorment que d'un œil, une équipe de l'Université de l'Indiana a montré que, pendant ces périodes de sommeil, certaines zones du cerveau dorment tandis que d'autres veillent.

Cet état de semi-conscience est possible, car un hémisphère s'assoupit, tandis que l'autre reste éveillé et capable de réagir. L'oiseau donne l'impression de cligner de l'œil de façon prolongée : l'œil relié au cerveau éveillé reste ouvert, tandis que l'autre se ferme. Ce comportement est-il aléatoire, le sommeil gagnant au hasard l'hémisphère gauche ou l'hémisphère droit ? On sait que certains mammifères aqua-

tiques – le seul autre groupe qui a ce type de sommeil – conservent un hémisphère éveillé quand ils dorment, ce qui leur permet de continuer à battre une nageoire, et d'éviter ainsi de se noyer. Dormir dans l'eau est une situation exceptionnelle et ne justifie pas la présence de ce comportement chez les oiseaux. En fait les oiseaux ont davantage à craindre des prédateurs que de la noyade.

Les biologistes ont placé quatre canards en ligne. Au centre, chaque canard est entouré de deux voisins et se sent protégé, ce qui n'est pas le cas des canards des extrémités, exposés sur le côté découvert. Effectivement, au cours de l'expérience, ces derniers ont passé deux fois plus de temps en demi-sommeil que les canards du centre. De surcroît, pendant la quasi-totalité de leur phase de sommeil, ils ont gardé ouvert l'œil situé du côté non protégé. Au contraire, les canards du centre fermaient indifféremment l'un ou l'autre des deux yeux.

Dans la suite des expériences, on a projeté aux canards à moitié endormis l'image d'un prédateur qui s'approchait : les canards se réveillaient instantanément, ce qui prouvait que l'œil ouvert était sur le qui-vive. Ainsi, les canards à moitié endormis ont bien un hémisphère cérébral et un œil parfaitement vigilants.

Si le sommeil partiel est si utile pour la détection des prédateurs, pourquoi si peu d'animaux en sont-ils pourvus ? Il semble que ce comportement ancestral se soit perdu, il y a fort longtemps. Les lézards aussi dorment d'un œil, surtout quand ils ont remarqué la présence d'un prédateur, mais ce comportement n'est peut-être pas un sommeil hémisphérique, car les ondes cérébrales des lézards assoupis diffèrent de celles des oiseaux et des mammifères. Toutefois, le fait que les lézards aussi présentent ce comportement indique peut-être qu'un lointain ancêtre commun en était doté.

Les tout premiers mammifères passaient vraisemblablement le plus clair de leur temps à dormir à l'abri au fond de leur terrier et, à l'exception des mammifères marins, ils auraient fini par perdre cette capacité qui, au contraire, s'est développée chez les oiseaux. La capacité n'est sans doute pas totalement perdue, même chez l'homme ainsi, les ondes cérébrales enregistrées chez les personnes ayant subi un grave traumatisme rappellent celles des oiseaux pendant leur demi-sommeil. Une partie ancestrale de leur cerveau maintient peut-être ces personnes traumatisées en état d'alerte par crainte d'un nouveau danger.



Les canards des extrémités (à gauche) dorment d'un œil plus souvent que les canards du centre, qui se sentent vraisemblablement plus en sécurité (ci-dessus, le canard dort d'un œil : la paupière blanche indique l'œil fermé).

Le verlan et la fracture sociale

L'exclusion sociale a sa langue, qui prend le français à rebours.

L'argot a laissé Peu de traces écrites : peu d'auteurs l'ont employé, et François Villon, qui composa ses ballades en parler de la Coquille, langue d'une confrérie de voleurs, a longtemps fait exception. L'apparition de l'argot a toutefois suivi de peu celle du langage lui-même. Compris seulement des initiés, il a d'abord une fonction de codage : il permet la conversation sur des sujets réprouvés par la morale ou par la loi, ou il est associé à la transmission de savoir-faire dans les corporations. Aujourd'hui, il s'est répandu dans les cités, à la périphérie des grandes villes. Selon Jean-Pierre Goudaillier, du Centre de recherches argotologiques de l'Université René Descartes, son usage s'est aussi transformé : parler argot permet avant tout d'affirmer son identité, sociale et géographique. En outre, en utilisant des mots et des constructions grammaticales qui prennent le français à rebours, notamment le verlan, ses locuteurs marquent leur opposition envers une société dont ils se sentent exclus.

choské : *loc. pronom.*, quelque chose
étymologie : verlan approximatif de quelque chose exemples : «tu veux choské? (Mafia Trece, 1997) ; tu veux quelque chose? (avec le sens de qu'est-ce que tu me veux?) ; t'as chosqué à kesmo? (Goudaillier, CARGO 1998) as-tu quelque chose à fumer?

feumeu : *n. f.*, fille, femme
étymologie : reverlanisation de meuf
synonymes : belette, caille, charnelle, clira, dama, damoche, diig, fatma, fébosse, fillasse, gadji, gavali, gazelle, go, gorette, meuda, meuf, og, racli, radasse, rate, rumo, soua, souris, tasse, taspé, taspèche, taupe, zesse, zessgon, zouz
Exemple : «c'te feumeu, c'est ma pef! » (Goudaillier, CARGO 95-96)

D'après Jean-Pierre Goudaillier, Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités, Maisonneuve et Larose, 1998

Le verlan, inversion des phonèmes des mots, est un procédé très utilisé pour la formation de mots nouveaux en français contemporain des cités. Son usage est même parfois redoublé, sur des mots très répandus tel que meuf, verlan de femme, ou fekeu, verlan de keuf, lui-même dérivé de flic (policier).

Les cités d'immeubles construites dans les villes et à leur périphérie, depuis les années 1960 pour la plupart, rassemblent des populations d'origines géographiques et linguistiques très diverses. Elles sont particulièrement touchées par le chômage et la précarité sociale. Depuis une vingtaine d'année, les linguistes observent l'émergence d'une «langue des cités» qui, au français courant, mêle des mots et des expressions d'autres langues, ainsi que des constructions argotiques. Cette langue a remplacé la langue populaire, autrefois parlée par les ouvriers : la plupart des jeunes, n'ayant jamais travaillé, ne ressentent pas d'appartenance à la classe ouvrière, par ailleurs en régression.

La langue des cités utilise largement le verlan, procédé argotique où les phonèmes des mots sont inversés (meuf pour femme, genar pour argent ...). Comme son nom l'indique, le verlan prend la langue à l'envers : ceux qui l'emploient indiquent, consciemment ou non, leur opposition au français académique.

Le verlan n'est pas la seule inversion présente dans ce français des cités. Ainsi, en français, lorsque des mots sont tronqués, c'est le plus souvent par apocope, abandon des dernières syllabes, moins riches en informations sur le sens : auto pour automobile, télé pour télévision, com pour communication... En langue des cités, au contraire, l'aphérèse, troncature des premières syllabes, est très présente : blème remplace problème, dwich, sandwich, vail, travail.

L'usage du verlan s'accompagne aussi du déplacement de l'accent tonique de l'avant-dernière à la première syllabe et de la neutralisation de nombreuses voyelles, remplacées par un son e générique : au contraire du français qui est une langue à voyelles, la langue des cités privilégie les consonnes. Ces deux dernières caractéristiques sont aussi des traits de l'arabe, et la grande proportion d'arabophones dans ces banlieues a sans doute favorisé leur adoption.

Enfin, ce retournement du langage est d'autant plus intense que la cité est séparée du reste de la ville. Ainsi, le verlan est très courant en région parisienne, où la capitale est nettement délimitée par la barrière du périphérique, et où, au sein même des villes de banlieue, les cités sont isolées des quartiers pavillonnaires : le français académique est d'autant plus identifié à la langue des «costard-cravate», ceux qui sont «dans la place» (qui ont un travail.). Il est au contraire rare à Marseille, ville mosaïque où les différentes cités sont autant de quartiers d'une seule grande ville, et où la population est plus homogène.

Le climat variable de Vénus

MARK BULLOCK • DAVID GRINSPOON

APHRODITE TERRA

1. LA SURFACE DE VÉNUS

a été révélée dans son intégralité par un système radar embarqué à bord de la sonde *Magellan*, avec une précision qui atteint 120 mètres. C'est la vue la plus complète dont nous disposons pour une planète, y compris la Terre, où nous connaissons mal les fonds océaniques. Un vaste système équatorial de hautes plaines et de rides court depuis le relief de type continental Aphrodite Terra (à gauche du centre) jusqu'à Bêta Regio (à droite et au Nord), en passant par le haut plateau brillant Atla Regio (juste à droite du centre). Cette image est centrée à 180 degrés de longitude. Elle a été réalisée à l'aide d'une projection sinusoïdale qui, contrairement aux projections cartographiques traditionnelles, telle celle de Mercator, ne déforme pas les aires. Les zones sombres correspondent à un terrain lisse à l'échelle de la longueur d'onde du radar (13 centimètres) ; les aires brillantes sont rugueuses. Les stries Nord/Sud sont des imperfections de l'image.